Et, après avoir étudié quelques mois, il avait choisi la forme de son bateau à lui ; car c'était absurde de demeurer immobile devant cette belle mer ; et plusieurs fois déjà, il n'avait pu résister à l'envie de partir avec ses pêcheurs.

Et il attendait, avec une impatience d'enfant, le bateau qu'il avait commandé à Saint-Malo.

Le jour où le bateau fut prêt, Roger Gardain se rendit à Saint-Malo de grand matin, accompagné du père Leonec, un vieux loup de mer, devant qui il ne craignait pas de fumer la pipe lorsqu'ils allaient au large. Le père Leonec déclara avec admiration que ce serait un rude bateau que celui-là et, qu'avec toute leur mâture, les Canalais ne seraient pas fichu de le battre si on voulait le lui confier aux prochaines régates.

— On verra, dit le curé.

Et les deux hommes partirent de St-Malo, à la pleine mer, avec vent arrière.

Ils semblaient devoir arriver droit sur Trévenec ; mais au moment où ils passaient devant le phare du Grand-Jardin, le vent changea tout à coup, venant du sud ; et ils durent tirer des bordées. Ils approchèrent ainsi, sans l'avoir désiré, de l'île de Cézembre et aperçurent un canot à vapeur. Roger Gardain l'examina en connaisseur.

— J'aime mieux la voile, dit Leonec, mais ce petit canot file à vous faire endiabler.

— Vous le connaissez ?

— Il appartient au fils de M. de Montmoran...

— Un officier de marine, je crois ?

— Oui, comme son père ; ils ont leur château de l'autre côté de Paramé, à Rotheneuf. C'est tous des marins dans cette famille.

Et le vieux marin ajouta avec tristesse :

— Comme dans la nôtre autrefois...

Le curé ne l'écoutait plus ; il venait d'apercevoir, dans un coin de l'île, la baronne de Kernizan, marchant tendrement appuyée sur le bras d'un enseigne de vaisseau.

Il donna brusquement un coup de gouvernail.

— Il est temps de virer... Leonec, votre voile.

Leonec dut faire la manœuvre des voiles, et le bateau prit une nouvelle direction sans que la baronne eût été vue par lui.

Dans sa bonté parfaite, Roger Gardain songeait à la réputation de la jolie femme et il était heureux d'avoir évité une indiscretion, un bavardage.

Il ne laissa d'ailleurs rien paraître de son antipathie ; et tant que la baronne demeura au château de Trévenec, il sut se montrer aimable, mais avec une nuance de timidité qu'il ne pouvait vaincre. Et la baronne, qui tout d'abord l'avait redouté, finit par le considérer comme un bon vieil original peu dangereux, et dont elle se servirait même si jamais son héritage était menacé.

— Avec quelques aumônes, je ferai de lui ce que je voudrai.

Ce manque de perspicacité lui fit commettre une imprudence.

Peu de temps avant son départ, elle se trouva un jour, comme par hasard, dans la pièce où le curé se rendait pour déchiffrer les vieux manuscrits.

Elle était en train de feuilleter un missel, et Roger Gardain lui donnait très complaisamment toutes les indications qu'elle lui demandait. Puis tout d'un coup, d'un air important :

— Monsieur le curé, vous ne devez voir en moi qu'une petite folle de Parisienne, et cependant je suis très sérieuse, dans le fond.

Roger Gardain protestait déjà, mais elle l'interrompit.

— C'est que, toute folle que je paraisse, j'ai un grave conseil à vous donner.

— Je vous écoute, Madame, dit le curé, avec une parfaite humilité.

— Eh bien, sans vous en douter, vous faites beaucoup de peine à ma tante.

— Moi ?

— Oui, vous, qui êtes si bon ! c'est que vous ne savez pas...

— Votre tante vous a dit ?

— Ma tante !... Elle n'a jamais parlé à qui que ce soit de ses chagrins, mais je devine tout ce qui se passe dans son cœur.

— Expliquez-vous, Madame.

— Eh bien, vous lui parlez sans cesse de cette histoire de sa famille ; et vous ne vous dites pas un seul instant que, pour que cette histoire soit complète, il faut que vous parliez de son mari, de son fils... Et elle ne vous a jamais rien dit à leur sujet, n'est-ce pas ?

— Jamais, Madame.

— Et il en sera toujours ainsi ; vous ne pourriez donc achever votre histoire. Mon oncle est mort, il y a près de quarante ans, dans un naufrage ; mon cousin s'est suicidé il y a environ une vingtaine d'années, dans des circonstances particulièrement douloureuses... Comprenez-vous maintenant, que ma tante ne puisse parler d'eux ?... Malgré le nombre d'années qui la séparent de ces catastrophes, ma tante a encore un abominable chagrin ; cependant, j'avais constaté, à mon dernier séjour ici, que cela s'apaisait un peu ; le calme allait venir... Et c'est vous, bien inconsciemment, je le sais, qui avez ravivé sa douleur... Aus-i, croyez-moi, ne parlez plus de cette histoire, et vous verrez ma tante s'apaiser de nouveau... Puisque vous voulez bien m'aider à entourer sa vieillesse, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— Madame, je vous promets de ne plus ouvrir la bouche sur ce sujet, à moins que votre tante ne me le demande elle-même.

Il avait été touché tout d'abord par la justesse du raisonnement de la baronne.

Et puis, elle avait mis à son plaidoyer un tel accent de vérité et d'affection qu'il en avait été heureusement impressionné.

La réflexion lui fit voir les choses différemment.

— Cette aimable petite Parisienne ne veut pas que je parle de son fils à cette malheureuse mère ; elle a ses raisons pour cela. Quelles raisons ?

Cela ne le regardait pas.

— Quelles arrangent entre elles, leurs affaires de famille, je ne m'en mêlerai certainement pas.

La baronne avait atteint son but ; il ne serait plus question de cette histoire de la famille des Trévenec, au bout de laquelle elle entrevoyait le plus redoutable des dangers.

Elle partit peu de jours après, complètement rassurée, et dit gravement à Roger Gardain :

— Je vous confie ma tante.

Ce nouvel isolement eut aussitôt des conséquences désastreuses pour la vieille marquise.

Le calme dont elle avait joui, pendant le séjour de sa nièce, disparut bien vite, pour faire place à un état nerveux dont le curé s'alarma.

Jeanne-Marie lui confia alors qu'il en était toujours ainsi après le départ de la baronne, sa nièce lui faisait momentanément oublier ses chagrins, mais quand elle se trouvait de nouveau seule avec ses souvenirs, elle était abominablement malheureuse.

Très touché par le chagrin de la marquise, Roger Gardain entourait sa vieille amie d'une affection de plus en plus tendre, mais sans jamais essayer de provoquer la moindre confiance.

Et cependant, il se disait parfois que l'aveu de ses douleurs serait une douce consolation à la pauvre femme, l'aveu de ses secrets surtout...

— Car il doit y avoir d'horribles secrets au fond de tout cela !... Mais je n'ai pas le droit de m'en mêler.

Et il était si impressionné de voir son amie malheureuse, qu'il ne retrouvait plus sa bonne gaieté que lorsque, parti avec Leonec, il allait pêcher au large.

Or, un jour qu'il achevait de relever ses lignes, il vit Leonec qui, se faisant un abat-jour de ses mains, regardait un bateau haut mâté qui passait sous le vent à quelques brassées,

— Hé, Sulpice ! cria Leonec.

Du bateau, on répondit :

— Tiens, c'est toi ?

Et bientôt, le bateau, changeant de direction, vint se ranger auprès de celui du curé. Il était monté par un matelot, un mouso et le patron, vieux gaillard à l'allure sombre, qui demanda tout de suite :

— Comment va t-on au pays ?

Leonec se préparait à donner longuement des nouvelles de Trévenec ; mais le patron l'interrompit du geste, et s'adressant à Roger Gardain :

— Vous êtes le nouveau curé de Trévenec ?

— Oui, mon brave.

— J'aurais alors une prière à vous adresser.

— Mais, d'abord, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sulpice Karadec, et Trévenec est mon pays.

IV — INDISCRET MALGRÉ SOI

— Tous les enfants de Trévenec sont mes enfants, dit le prêtre avec sa bienveillance habituelle. Parlez, mon brave.

Il devinait la requête à l'avance ; évidemment quelque prière à dire sur la tombe de vieux parents.

Il lui était déjà arrivé plusieurs fois de recevoir des demandes semblables.

Cependant, d'aussi anciens souvenirs ne justifiaient pas l'émotion à laquelle le patron Karadec était en proie depuis qu'il se voyait en face du curé de son village. Il fallut que Roger Gardain interrogât de nouveau :

— Eh bien, mon brave ?

— Votre première messe sera pour tous ceux qui se sont appelés Karadec et qui dorment là-bas, dit gravement le vieux marin.

— Bien, mon ami.

Le patron Karadec ouvrait son porte-monnaie ; le prêtre l'arrêta d'un geste, tandis que Leonec étouffait un gros rire... Comme si, avec cet ancien officier de dragons, plus riche que tout le village, de pauvres diables de pêcheurs allaient payer des messes !

Et il cria joyusement :

— Offrez lui donc plutôt cette belle langouste !

Sans attendre la permission du curé, Karadec jeta une langouste et une belle barbe à ses pieds.

— Mais ce n'est pas tout, dit-il. Je voudrais aussi une prière pour Mario Lepleven, qui est enterré à gauche en entrant dans le cimetière.

— Une tombe abandonnée, je crois ? fit Roger Gardain.

— C'est qu'on ne la soigne que lorsque je rencontre quelqu'un du pays à la pêche et que je lui donne de l'argent pour acheter des fleurs.

— Mon brave, je vous promets un beau bouquet de roses. Est-ce tout ce que vous attendez de moi ?

— Ma foi, puisque vous êtes si encourageant, je vous demanderai encore autre chose : je me fais vieux, bien vieux, et si je navigue toujours, c'est que sans doute, la mer et moi, nous ne pouvons pas nous quitter. Et quand la mort arrivera, si ça ne se passe pas au milieu d'une tempête, eh bien quoique j'habite Cherbourg, je voudrais bien qu'on me porte ici, dans mon bateau... Je l'ai dit à la vieille, et c'est une affaire réglée. Mais, si vous vouliez me promettre, qu'au lieu de m'attendre sur la jetée, vous viendriez au devant de moi, en bateau, pour que rien ne m'arrive avant d'entrer dans le port.

Roger Gardain eut la bonté de ne pas sourire de cette crainte superstitieuse.

— C'est entendu, déclara-t-il, en tendant la main à Karadec.